

*QUATRE OCÉANOGRAPHES  
À L'ASSAUT DU MONT-CAMEROUN*

*Alain HERBLAND*

*OCÉANOGRAPHE DE L'ORSTOM*

*DE 1969 À 1985*

*CHERCHEUR À L'IFREMER DEPUIS 1985*

## PROLOGUE

### OU L'ON PRÉSENTE LES PERSONNAGES ET LES CIRCONSTANCES

*Les quelques pages qui suivent sont le récit d'une aventure vécue par trois chercheurs de l'Orstom, Lionel Lemasson, Bruno Voituriez, Alain Herbland, et un coopérant militaire, François Darbois, au début de l'année 1975.*

*A l'époque (heureuse époque !), le Capricorne, un navire océanographique de 46 m était à l'entière disposition des océanographes du Centre de Recherches Océanographiques d'Abidjan. Ils avaient toute latitude pour utiliser ce beau et récent bateau à la réalisation de leurs programmes de recherche. Parmi ces derniers, figurait l'étude des courants de la zone équatoriale, — sujet encore d'actualité et sur lequel les « Orstomiens » se sont taillés une excellente réputation, tant dans l'Atlantique que dans le Pacifique. Le « rail » à 4°W, c'est-à-dire une radiale qui partait plein Sud à partir d'Abidjan, étant déjà bien documenté, les océanographes physiiciens voulaient préciser de quelle manière le courant qui vient buter sur la côte d'Afrique, repart dans l'autre sens. D'où la réalisation d'une première campagne dans le fond du Golfe de Guinée, campagne qui faisait la jonction avec d'autres études menées par les océanographes basés à Pointe Noire, qui eux, naviguaient sur le Nizery, navire de la même génération que le Capricorne, mais de dimension plus modeste (25 m).*

*Tout se passait bien. Depuis une douzaine de jours que nous avions quitté Abidjan, les stations succédaient régulièrement aux stations, et l'on pouvait suivre au fur et à mesure de notre progression l'évolution des températures, des salinités et des marqueurs chimiques et biologiques des différentes masses d'eau rencontrées. L'escale, moment toujours attendu par les océanographes — surtout quand il s'agit d'un site nouveau ou d'une ville inconnue, — l'escale donc, approchait. Il s'agissait de Douala, ville du Cameroun, plus réputée pour une plus forte pluviométrie que par son grand attrait touristique...*

*Mais la veille ou l'avant veille de l'escale, la climatisation du Capricorne tomba en panne. Malgré tous les efforts des mécaniciens pour la remettre en état, force fut de constater qu'il était impossible de réparer en mer : une pièce devait être changée.*

ACTE I

UNE DÉCISION MÛREMENT RÉFLÉCHIE

*Naviguer dans le creux du Golfe de Guinée en janvier-février, lorsque la température de l'eau avoisine les 29°, que celle de l'air ne descend pas au-dessous de 30 et que le taux d'humidité frôle en permanence les 100 %, passe encore, si l'on peut vivre sur le pont, or, c'est impossible.*

*Il n'était donc pas question de terminer la campagne tant que la climatisation ne serait pas réparée. Mais une pièce défectueuse d'un compresseur d'une marque déterminée, ça ne se trouve pas partout, et encore moins à Douala ! Il fallut donc la commander et attendre : attendre pendant plusieurs jours qu'elle arrive, qu'elle franchisse les barrières douanières et qu'enfin elle soit remontée. Pendant ce temps, nous avons épuisé tous les charmes de la ville. Alors que faire pour occuper intelligemment son temps ?*

*L'un d'entre nous, Lionel Lemasson, avait pris l'habitude, depuis qu'il était à l'Orstom et qu'il parcourait l'océan mondial, de gravir le sommet local de l'escale : celui de Mangareva aux Gambier, le Mont Ste Hélène sur l'île du même nom, ou encore le Mérapi, volcan en activité de Java et l'Aorai à Tahiti. Pourquoi ne pas tenter l'ascension du Mont Cameroun, qui culmine à rien moins que 4095 m et dont la base du cône est à moins d'une heure de voiture ? Trois personnes répondent avec enthousiasme à cette proposition. Nous rassemblons quelques vivres (4-5 oranges, du sucre, des boîtes de sardines, une baguette de pain et une bouteille d'eau), des vêtements chauds (enfin, un pantalon long et un pull over) et nous voilà partis, heureux de l'aventure qui nous attend...*

*La décision est prise, mais passer à l'acte n'est pas si simple ; depuis hier matin nous nous enlisons dans des formalités de police ; enfin, à 11 h 30, ce mardi 4 février 1975, nous quittons Douala à bord d'une vieille 404 toute déginguée, après des palabres interminables avec l'inspecteur des « taxis-brousse », tout simplement parce que nous n'avions pas respecté l'ordre de priorité des voitures dont il a la responsabilité !*

*Une heure et quart plus tard, après avoir maintes fois recommandé au chauffeur de conduire moins vite, nous arrivons à Buéa. Peut-être voulait-il compenser les nombreux arrêts pour contrôle de pièces d'identité répartis le long du trajet. Allez savoir pourquoi, du côté ex-français la route est une succession de nids de poules alors qu'elle est impeccable du côté ex-anglais. Buéa nous apparaît comme une ville d'Afrique noire, typique, avec ses quartiers pauvres, mais ô surprise, on y trouve aussi, une végétation tempérée (rosiers, framboisiers), effet probable de l'altitude (1200 m) qui compense celui de la latitude (4°N).*

*A peine arrivés, un jeune homme (Buéen ?) se propose de nous emmener, pour 2000 F CFA, au premier refuge (1800 m). Nous saurons plus tard que cet empressement à accompagner les touristes grimpeurs est en fait un travail au noir, car nous aurions dû nous adresser à l'Office du Tourisme qui propose les mêmes services au tarif, plus rémunérateur mais officiel, de 6000 F CFA !*

*C'est parti ! Il est tout juste 13 heures, l'enthousiasme est à son comble.*

*C'est ainsi qu'en quelques heures, sans aucune préparation physique ni mentale, sans aucune connaissance particulière des risques et des dangers potentiels, et bien sûr sans aucun matériel ni vivres appropriés, quatre océanographes ont décidé, en pleine inconscience, de s'attaquer au point culminant de toute l'Afrique Occidentale et Australe (4095 m), exactement comme s'ils allaient se promener un dimanche après-midi dans les monts d'Auvergne ou du Forez.*

ACTE II

LÉGERS ET COURT VÊTUS, ILS ALLAIENT À GRANDS PAS...

*Nous comprenons immédiatement pourquoi le guide s'avère indispensable : l'ascension commence en pleine forêt et il serait très facile de se perdre ; il fait une chaleur accablante, très vite nous dégoulinons de sueur bien que la pente soit douce. Au bout d'une demi-heure, nous sommes littéralement liquéfiés et la pause d'un quart d'heure, au cours de laquelle nous savourons une demi-orange, ne suffit pas à sécher les chemises ruisse-lantes qui collent à la peau. Heureusement la pente n'est toujours pas trop forte, ce qui permet d'admirer d'énormes « bouquets » de fougères arbores-centes, des ruisseaux à sec, et une végétation à la fois familière et différen-te de celle de la forêt équatoriale de Côte d'Ivoire.*

*A 15 heures, c'est-à-dire après 2 heures d'efforts et de transpiration, nous atteignons le premier refuge situé à 1800 m où, ô délice, coule une source d'eau fraîche. Lionel et Bruno s'y précipitent, boivent abondam-ment pour compenser l'eau transpirée. Très prudemment, François et moi, nous nous abstenons parce que la peur d'attraper des amibes ou autres parasites de ce genre surpasse la soif. Mais, on ne sait jamais, l'échelle des valeurs pouvant s'inverser au cours de l'ascension, je remplis ma bouteille d'un litre et demi comme les autres...*

*Petit casse-croûte, repos pendant près de trois quart d'heure, nous disons au revoir à notre guide et c'est reparti !*

*Derrière le refuge, on découvre une partie du Mont qui nous apparaît comme une énorme distance à parcourir, et encore, on ne voit pas le sommet ! Quelle pente ! Heureusement, n'ayant aucune expérience de la randonnée en montagne, je ne me rends absolument pas compte de la difficulté qui nous attend. Bruno et Lionel, plus habitués à l'escalade sont, ils me le diront plus tard, inquiets sur nos chances de réussite.*

*Encore trois quarts d'heure de marche ruisselante en forêt, puis, en quelques dizaines de mètres, nous passons dans la savane herbeuse ; la pente est toujours faible, mais d'un seul coup, nous arrivons devant un mur, une pente d'au moins 30° s'étageant semble-t-il sur plus d'un kilomètre, avec, cette fois-ci, un sentier qu'on ne risque pas de perdre puisqu'il suit approximativement la ligne de la plus grande pente ! Nous commençons à souffrir. Chacun va à son rythme car on s'aperçoit vite que la fatigue augmente en s'attendant mutuellement.*

*Il faut à chaque pas faire un effort pour vaincre la pesanteur dont nous prenons conscience de la signification : la jambe, la cuisse, le pied, chaque partie du corps « pèse » ! Bruno s'arrête tous les 5 mn tandis que Lionel monte, avec une extrême lenteur. Je suis, pour l'instant, le moins mal en point des quatre.*

*Vu d'un peu plus haut, on ne se rend pas compte de l'effort fourni, de l'économie des gestes qui donne une impression d'irréel, de film tourné au ralenti ; mais le cœur qui tambourine dans la poitrine rappelle qu'il ne s'agit pas d'une fiction. On respecte scrupuleusement les quotas d'eau, il n'est pas question de satisfaire sa soif : une gorgée ou deux, pas plus ; cela suffit pour réhumecter la langue et le palais. Heureusement, il fait maintenant un peu moins chaud et quelques nappes de brume apparaissent. Installés au flanc de la montagne, nous croisons des pluviomètres, des stations météo, un gros bidon peint en rouge, un arbre isolé, ceint d'une bande d'aluminium qui brille dans le lointain et qui nous sert d'amer.*

*Quelque temps après, mais qui semble une éternité, on atteint un grand plateau, ce que les cyclistes appelleraient un faux plat, le genre de pente qui continue à vous couper les jambes sans en avoir l'air. Enfin, après presque 3 heures de cette marche lente, harassante au point qu'on ne parle plus depuis longtemps (la parole exige une énergie qu'on ne soupçonne pas !), nous arrivons au 2e refuge, bien caché dans un creux, invisible 100 mètres plus bas. Lionel arrive tout juste avant la nuit et il était temps car, bien sûr, nous n'avons pas de lampe torche, ni même une petite pile de*

poche. On allume un feu avec les moyens du bord : herbes sèches et épineux, autant pour s'éclairer que pour se réchauffer. Au menu : sardines à l'huile, pâté, sucre, pain, quelques gorgées de whisky et une demi-orange. Pour tout lit, nous disposons de planches de 10 cm d'épaisseur situées à environ 1 m du sol. C'est dur : nos corps se sont refroidis mais la température de l'air aussi. N'ayant pas d'autres choses à faire, nous nous installons pour la nuit : j'enfile un pantalon sur le bermuda, un parka par-dessus le pull, des chaussettes de tennis et j'enveloppe le tout dans un duvet de camping. Oh qu'il va faire bon s'allonger et dormir après tant d'efforts !

Hélas le froid commence à nous pénétrer de partout ; les minutes, puis les heures s'écoulent, j'ai le sentiment de n'avoir pas fermé l'œil jusqu'à 3 heures du matin. François, je l'entends nettement, claque des dents à 3 mètres tandis qu'épisodiquement, entre 2 insomnies, Lionel ronfle à 50 cm de mes oreilles gelées ! On entend des grattements, du papier que l'on froisse ; ce sont des souris (ou des rats ?) qui viennent grignoter les quelques gâteaux secs qui nous restent !

Il faut croire que nous avons pu nous assoupir puisqu'à 6 h 30 nous sommes réveillés par le jour. Le petit déjeuner est bien frugal, évidemment sans aucune boisson chaude puisque nous n'avions pas de réchaud ni même de casserole. Nous le déplorons fortement, mais rapidement car il n'y a pas de temps à perdre si nous voulons atteindre le sommet et être de retour à Buéa le soir même. Il reste encore 1300 m de dénivelé à gravir !

Au début, ça ne monte pas trop ; mais, au bout d'une heure, nous sommes de nouveau face à une pente abrupte. Aujourd'hui c'est Bruno qui est en forme : il est devant, marchant à un rythme que nous n'essayons pas de suivre.

Après 2 heures d'une lente et silencieuse ascension, nous atteignons un troisième refuge, partiellement détruit ; je commence à manquer d'air. De temps en temps, chacun s'arrête quelques minutes pour tenter de reprendre son souffle, puis repart, incapable de prononcer une parole. Maintenant la pente est moins forte mais les distances à parcourir sont toujours aussi

longues. Il faut marcher, marcher. A chaque rupture de pente, nous espérons enfin voir le sommet, mais ce n'est qu'une petite barre, suivie d'un plateau faussement horizontal, reculant encore et toujours la ligne d'horizon.

Progressivement, le sol devient gris, parsemé de cailloux ; des morceaux de lave nous roulent sous les pieds, augmentant encore la difficulté ; la végétation se raréfie : de la bruyère, des plantes rases, puis, lorsque le sentier commence à ressembler à de la cendre, il ne subsiste plus que quelques lichens et des plantes comme des immortelles. Le sommet ne devrait pas être loin !

Le vent est maintenant très froid, la brume épaisse rend la visibilité inférieure à quelques dizaines de mètres. Nous passons à côté du 4e refuge, plus exactement ce qu'il en reste tant il est malmené par le vent. A côté, une pancarte rappelle que le 2e Régiment blindé du Cameroun est arrivé jusque là. On continue, le sommet devrait être proche, mais non, ça monte toujours. Pour combien de temps encore ? Bruno, toujours devant, un bâton à la main, disparaît épisodiquement dans la brume ; il me fait penser à un guide conduisant des pêcheurs en enfer ; pauvre guide, pauvres pêcheurs...

Enfin, Bruno nous annonce qu'il a atteint le sommet. Nous réunissons nos dernières forces pour le rejoindre. En effet, le cratère est là, petit mais profond. Il n'est pas question d'y descendre ; la lave, solidifiée en « galets » de pierre ponce se déroberait sous nos pieds et nous empêcherait de remonter.

Il est 9 h 45, nous avons donc marché et monté pendant trois heures. On s'assied quelques minutes, le temps de réaliser que nous avons vaincu ce sommet, que nous sommes sur un des toits du continent africain, à 4100 m d'altitude. Malheureusement, point de panorama, ni de vue grandiose sur l'océan Atlantique. La visibilité est à peine de 50 m et, en plus, il fait très froid et nous avons l'onglée. Le temps de prendre deux ou trois photos, de ramasser quelques morceaux de lave en guise de souvenir, il faut déjà commencer la descente.



ACTE III  
UNE DESCENTE GUILLERETTE

*Quel soulagement, quelle facilité ! Le silence de la montée fait place maintenant à une discussion pleine d'allégresse. Chacun exprime ce qu'il a ressenti pendant l'ascension. Tous les quatre, nous avouons qu'il s'en est fallu d'un cheveu pour que nous abandonnions. Mais, personne ne voulait être le premier à céder.*

*En 20 minutes, nous sommes redescendus sans efforts au 3e refuge alors qu'il nous avait fallu une heure de souffrance à la montée pour parcourir la même distance. Surprise, nous y rencontrons deux autochtones qui font une courte pause. Ils ont quitté Buéa le matin même ! Ils s'entraînent pour le concours Guinness qui, chaque année, décerne un prix au grimpeur le plus rapide.*

*Nous les regardons partir. C'est écoeurant ; ils montent en courant là où nous peinions comme des forcenés ! Nous reprenons notre descente. Progressivement, la facilité du début se transforme en effort car, aux endroits de plus grande pente, il faut se retenir pour ne pas courir et ne pas courir pour n'être pas essoufflé. Les muscles commencent à se raidir surtout au niveau des genoux ; la douleur s'intensifie et gagne progressivement les cuisses. J'ai maintenant l'impression que mes rotules vont sortir de leur « logement ». Cette fois-ci c'est Bruno qui souffre le plus. Il ne contrôle plus ses jambes, mais bientôt nous sommes tous dans le même état : les mollets, les genoux et les cuisses tétanisés, nous n'arrivons plus à poser les pieds là où il faudrait, si bien que chaque pas est un prodige d'équilibre qui fait travailler des muscles dont on ignorait jusque là l'existence !*

*On aperçoit maintenant le 2e refuge, celui où nous avons passé la nuit. Il est là, devant, il se rapproche très lentement. Et pourtant on descend, on descend, en essayant toujours de retenir le mieux possible cette force incompréhensible qui vous pousse vers le bas, à votre corps défendant.*

*Enfin, on y arrive. Nous avons à peine la force de nous hisser sur les planches qui nous ont servi de lit. Nous restons là, allongés sur le dos, sans rien dire. Nous avons soif, mais il n'y a plus rien à boire, plus un seul quartier d'orange à manger, même pas un zeste à sucer !*

*Au moment où nous sommes quand même décidés à repartir, les sportifs, croisés au 3e refuge, nous rejoignent déjà ! Ils ont eu le temps de monter au sommet et de redescendre. Ils nous offrent leur eau, qu'on accepte bien volontiers, et proposent de nous délester de nos légers sac à dos. « On vous attendra en bas — c'est promis » ! Et les voilà déjà en route, sautant comme des cabris, défiant les lois de l'équilibre et de la fatigue.*

*Après quelques minutes de descente relativement facile, nous arrivons au sommet du fameux mur, celui qui nous a tant fait souffrir à la montée, celui où le chemin suit la ligne de plus grande pente. Que faire ? Il est quasiment impossible de marcher, sauf au prix d'un effort qui redevient vite très douloureux tant il faut lutter contre cette fichue pesanteur qui vous entraîne sans cesse vers le bas ; il n'est pas plus possible de se laisser aller car, dans cette pente raide, le moindre faux pas, c'est la glissade sur plusieurs mètres, ou pire, la chute sur une distance que l'on n'ose imaginer.*

*Pourtant, il va bien falloir sortir de cet enfer et le plus vite sera le mieux. Les genoux au bord de la rupture, je décide de foncer, c'est-à-dire de ne plus me retenir, ou juste ce qu'il faut pour ne pas dévaler la pente la tête la première. Je ressens d'abord comme une sorte de soulagement. Soulagement physique car les muscles, travaillant moins à contre sens, sont moins douloureux ; soulagement moral aussi car je descends tellement plus vite que le calvaire sera plus court. Mais bientôt, quart d'heure après quart d'heure, les douleurs reprennent, de plus belle ; je dois ressembler à une marionnette mal contrôlée que le marionnettiste va laisser s'effondrer d'une seconde à l'autre. A force de courir, la soif revient, accentuée par l'entrée dans la forêt moite et chaude. Je n'ai ni l'envie ni le temps de m'arrêter pour regarder derrière où en sont les autres, d'ailleurs comment s'arrêter sans tomber ? La soif s'accompagne d'une sensation encore inconnue :*

*les muqueuses de la bouche et de la gorge se dessèchent au point qu'elles donnent l'impression de gonfler : j'ai de plus en plus de mal à respirer, non par manque d'oxygène ambiant, mais parce que le pharynx se rétrécit ! Je me souviens alors d'un propos d'Alain Mimoun racontant les derniers kilomètres de son marathon olympique victorieux : « l'air n'arrivait plus dans mes poumons que par un trou d'aiguille ». J'éprouve exactement la même sensation : une aiguille à tricoter peut-être, mais tout de même ! Curieusement, je n'ai pas trop peur. Je n'ai qu'une obsession : continuer à courir, continuer à dévaler cette pente pour arriver le plus vite possible au premier refuge.*

*Enfin, à 13 h 45, c'est-à-dire après plus d'une heure d'une course effrénée (et mal freinée), j'arrive au refuge où attendent sagement les deux africains. Je me précipite à la source, y plonge la tête entièrement, m'y rince la bouche abondamment afin d'élargir ce « trou d'aiguille » et puis je bois. Ah ! Quelle merveille cette eau, celle-là même que j'avais dédaignée à la montée. Elle pourrait contenir tous les microbes de la création que je la boirais avec la même avidité et le même plaisir !*

*Les collègues s'échelonnent dans le quart d'heure suivant, complètement exténués, ressemblant à des pantins désarticulés, le visage émacié par la fatigue, la douleur et la soif.*

*Ce n'est que vers 15 heures, c'est-à-dire après une bonne heure de repos que nous quitterons ce premier refuge. Le reste de la descente vers Buéa se passa sans difficulté majeure, si ce n'est que plusieurs fois nous avons hésité avant de prendre le bon chemin. À 16 heures 15, nous reconnaissons les premières maisons de Buéa que nous avons quittées quelques 27 heures plus tôt.*

ÉPILOGUE

JURAIENT, MAIS UN PEU TARD,  
QU'ON NE LES Y PRENDRAIT PLUS !

*Dans les jours qui suivirent, nous fûmes tous les quatre, à des degrés divers, atteints de courbatures, perclus de douleurs insolites.*

*Bruno perdit les ongles des deux gros orteils, tant les chocs répétés sur les chaussures avaient été violents au cours de la descente.*

*Nous étions évidemment heureux d'avoir « vaincu » le Mont Cameroun, nous des océanographes, plus habitués à compenser le roulis et le tangage à l'altitude zéro, qu'à vaincre les effets de la pesanteur et du manque d'oxygène entre 3000 et 4000 m. Mais l'honnêteté m'oblige à reconnaître que si j'avais su, avant le départ, ce qu'il allait falloir endurer, j'aurais certainement renoncé. Et je ne crois pas trahir aujourd'hui, près de vingt ans plus tard, la pensée de mes « camarades de cordée » en disant qu'ils auraient pris la même décision.*

*Si l'inconscience a parfois du bon puisqu'elle peut engendrer des aventures qui obligent à se surpasser, je crois que nous avons eu de la chance de nous en tirer à si bon compte. Que se serait-il passé si nous n'avions pas rencontré ces deux autochtones sympathiques qui nous ont donné leur eau et porté nos affaires, si l'un de nous avait chuté, ou pire, avait été victime d'un malaise dû à l'excès de fatigue ? Heureusement, nous avions la jeunesse et c'est probablement l'atout majeur que, sans le savoir, nous avions emporté sur les flancs du Mont Cameroun en ce début d'année 1975. Car, pour le reste, il faut bien avouer que nous avons agi avec une extrême légèreté. Mais pas au point de nous donner des ailes...*